

La nudité totale chez Georges Bataille

Marion Avarguès
(Université de Montréal)

Introduction

Un bon nombre de philosophes, dont notamment Jean-Paul Sartre¹, ont soutenu que Georges Bataille était un mystique. Pourtant, dans *L'expérience intérieure*², ce dernier s'acharne à nous démontrer le contraire. Dans cette œuvre, il ne cesse en effet de proclamer que l'accès à la mystique demeure impossible et qu'il s'avère dès lors nécessaire, pour surmonter cette impossibilité, d'investir un type d'expérience qui se situe hors du champ de la mystique : l'expérience intérieure. Cette expérience constitue une extase qui se déploie dans la rencontre sensible³, a-rationnelle et areligieuse entre moi et le monde. C'est en ce sens, soit en se démarquant de l'expérience mystique qui se fait plénitude et rencontre du divin, que Georges Bataille décrit l'expérience intérieure comme « le récit d'un désespoir »⁴. Néanmoins, bien loin de se cantonner à ce désespoir, il fait de l'expérience intérieure l'impératif de tout mettre en cause. Contre la mystique qui édifie l'extase en un savoir révélateur, Bataille plonge à tout rompre dans l'extase du non savoir. Or, dans cette quête, il ne cesse de dire et redire la nécessité du dénudement, et par extension, de la nudité comme horizon. La nudité implique en effet le dévêtissement de toute parure, la déchirure de tout voile. Se mettre à nu, c'est mettre à bas son enveloppe protectrice pour se révéler dans sa plus grande simplicité, dans sa plus grande misère. Or, l'expérience intérieure exige justement ce processus de mise à nu, de croissance de l'indigence. C'est, dans cette optique, parce que la notion de nudité nous apparaît centrale à la dynamique de l'expérience intérieure que nous nous intéresserons essentiellement à sa compréhension.

¹ Dans « un nouveau mystique », *Situations 1*, Paris, Gallimard, 1946.

² Ouvrage paru pour la première fois en 1943, puis modifié en 1954 pour constituer le premier tome de la Somme athéologique, un projet resté inachevé.

³ Georges Bataille décrit cette expérience comme un état d'extase, de ravissement. Voir *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1954, p. 15.

⁴ *Ibid.*, p.11.

Nous tenterons ainsi de définir ce qu'est la nudité totale. Pour ce faire, et parce que la nudité échappe à toute saisie directe, nous tâcherons de la cerner en définissant son cadre, soit les limites de son champ, tout en analysant la façon dont elle se distingue de la mystique. Dans un premier temps, nous nous focaliserons sur les conditions de possibilité de la nudité, à savoir la dynamique du dénudement qui s'effectue par une mise en cause des fruits de l'intellect, soit du savoir tout entier. Puis, nous étudierons les effets délétères déclenchés par son atteinte. Enfin, nous nous concentrerons sur la résolution de ces effets et ce qui en résulte.

I. Les conditions de possibilité de la nudité

Pour débiter cette tentative de compréhension de la notion de nudité, nous investirons en premier lieu ses conditions de possibilité, à savoir la dynamique du dénudement. Cette dynamique, qui vise l'atteinte du non savoir, s'effectue d'abord par la mise en cause de l'intellect et en particulier du fardeau qu'il a engendré : le fardeau de la culture. Pour comprendre le mécanisme de ce dénudement, nous nous concentrerons sur deux constituants majeurs de ce fardeau, à savoir la morale et le langage, que Bataille définit comme les narcotiques de l'existence humaine. Il s'agira donc de comprendre en quoi l'accession à la nudité s'effectue par la révélation du caractère fictionnel de ces narcotiques, et donc par la transformation du savoir en non savoir.

A. La dynamique du dénudement de tout savoir

Commençons par clarifier le concept général de non savoir et la façon dont la dynamique du dénudement favorise son atteinte. Selon Bataille, tout homme se situe d'abord dans l'extrême du savoir, soit dans l'état de fait où nous nous trouvons dans notre quotidien — et ce quelles que ce soient nos existences respectives — : écrasés sous le fardeau culturel que Nietzsche, dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, métaphorise sous l'image des bosses d'un chameau. Or, pour se débarrasser d'une telle charge, il s'agit tout d'abord de prendre conscience que je ne sais rien, non pas au sens socratique du terme, soit en se contentant d'affirmer que je n'ai aucune connaissance certaine, mais en considérant que mes connaissances ne sont en réalité que des fictions, des narcotiques qui me voilent ma condition d'être humain — l'ignorance. Puis, dans un deuxième temps, la dynamique du dénudement va opérer un

élargissement de cette prise conscience⁵ à chacune de mes connaissances particulières. Toutefois, si la quête du non savoir a pour conséquence la perte de nos connaissances, cela ne signifie pas leur complète élimination, mais une véritable redéfinition de ce qu'elles sont. Cette dynamique consiste en effet à les dénuder de tout sens en opérant une mutation de notre manière de les appréhender. Ainsi, alors que nous considérons nos connaissances comme certaines — ou tout au moins comme crédibles, possibles, envisageables —, nous en arrivons à les définir comme de simples fictions inventées par l'intellect. Parce que ces fictions, par ailleurs, visent à donner une cohérence au monde, et ce faisant, à satisfaire notre désir de le contrôler du tout au tout, elles peuvent être définies comme des narcotiques ayant pour fonction de rendre la vie plus supportable. Toutefois, ce type de fiction n'est qu'un refuge illusoire, et s'en contenter s'oppose pour Bataille à ce que l'homme⁶ se doit d'être au vu de sa condition d'homme, autrement dit au vu de son ignorance.

B. La morale

Parmi ces narcotiques, nous pouvons d'abord pointer la grande portée de la fiction morale⁷. Ici, et ce parce que Bataille, comme nous le verrons, s'en réclame ouvertement, il devient indispensable d'invoquer la pensée de Nietzsche. Ce dernier soutient que les valeurs de bien et de mal, soit les fondements de la morale, ne sont pas intrinsèques à la nature humaine, mais sont bien plutôt le fruit de pures évaluations, autrement dit d'interprétations qui ont pour fonction de donner une valeur aux choses, de colorier le monde tout à fait librement et selon une vision tant créative que subjective. Ces évaluations, en outre, auraient pour but de satisfaire le besoin fondamental, à savoir le maintien de la vie, de ceux qu'ils désignent sous le terme de « faibles ». La morale découlerait ainsi d'une création dont la source serait à chercher au sein de la volonté de puissance des « faibles » qui, pour parvenir à survivre face aux « forts », auraient édifié la moralité, soit un système rigide de règles de conduite, afin d'empêcher ces derniers de manifester leur volonté de puissance en toute impunité. En ce sens, ce sont bel et bien les hommes, et non une entité

⁵ La prise de conscience que tout ce que je connais est fictionnel.

⁶ D'un point de vue métaphysique.

⁷ Nous faisons ici surtout référence à la morale kantienne qui est purement formelle et se situe de ce fait dans un autre champ que celui de l'expérience. Les règles de cette morale s'énoncent comme suit : « *Agis d'après une maxime telle que tu puisses toujours vouloir qu'elle soit une loi universelle* ».

extérieure à eux, qui se sont créés leur bien et leur mal. La morale, dans ce contexte, n'est qu'une fiction bien ficelée, qu'un moyen habile d'échapper à la souffrance. Toutefois, et c'est ce point qui nous intéresse plus précisément, la morale, pour se maintenir, exige des hommes de se transformer sous l'action continue d'un dressage impitoyable. En outre, et Nietzsche le souligne à plusieurs reprises dans son œuvre, la morale, qui n'est en fait qu'un simple château de cartes, est à l'origine de l'affaiblissement de l'homme, d'une maladie, même, qui le conduit à un profond nihilisme⁸. Dans ce contexte, réduire la morale devient une priorité, un impératif catégorique qui réduit en miettes celui de Kant. Or, c'est en se fondant sur cette révolte de Nietzsche contre la moralité que Georges Bataille met à bas toutes les valeurs établies et se propulse dans la quête de la nudité « par delà bien et mal ».

C. Le langage

D'une façon analogue, cette quête vise à mettre en cause la fiction du langage ; fiction qui, incontestablement, constitue le narcotique le plus ancré dans nos existences humaines. Si le langage est à mettre à bas, c'est parce qu'il forme une médiation entre moi et le monde, et donc un obstacle à leur rencontre. En effet, toute mise en mot modifie, transforme, et en un certain sens trahit l'expérience. Parce que le langage a pour fonction de catégoriser et d'établir des distinctions à ce qui n'en a pas nécessairement dans l'expérience, ou, au contraire, à créer des liens là où ils sont inexistant⁹, ils ne peuvent que gêner l'expérience en question. En outre, et parce que l'on échoue, en tant qu'humains, à sortir de la mise en mots, Bataille définit le langage comme une cage dont les barreaux nous sépareront du monde. C'est dans ce contexte qu'il exprime, et ce via une écriture poétique qui se veut — tragiquement — une révolte du langage au sein du langage, la souffrance de sa captivité dans les bornes langagières et la nécessité absolue d'en sortir :

⁸ Autrement dit au jugement que l'existence n'a aucun sens : que le monde tel qu'il est ne devrait pas être et que le monde tel qu'il devrait être ne peut exister.

⁹ Voir F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Livre de Poche, 1972 : « Les mots et les sons ne sont-ils pas des arcs-en-ciel et des ponts illusoire entre ce qui est éternellement séparé ? ».

« je ne peux plus souffrir / ma prison. / Je dis ceci / amèrement: / mots qui m'étouffent, / laissez-moi, / lâchez-moi, / j'ai soif / d'autre chose (...) / Je hais cette vie d'instrument / je cherche une fêlure, / ma fêlure, / pour être brisé »¹⁰.

Pour parvenir à sortir de cette cage, il s'agit tout d'abord de convenir, comme Bataille, que le « moi » n'est qu'une fiction langagière, qu'une belle coquille vide. Puis, une fois comprise et acceptée la non existence du « moi », l'exigence du non savoir nous exhorte à briser l'illusion de l'ego pour s'ouvrir absolument au monde qui nous entoure. Or, cette ouverture, que Bataille nomme tour à tour fêlure, déchirure, brisure, ne peut être catalysée que par l'atteinte de la nudité totale. Toutefois, avant de nous plonger en totalité dans l'aboutissement de cette dynamique du dénudement, il nous semble nécessaire d'explicitier en quoi ses conditions de possibilité se distinguent de celles de l'expérience mystique.

II. Divergences indépassables entre expérience mystique et quête de la nudité totale

A. L'expérience mystique comme narcotique

La quête de la nudité totale ne saurait participer du champ de la mystique en ce que contrairement à cette dernière, il s'agit, comme le souligne Bataille, de plonger dans une « expérience nue, libre d'attaches, même d'origine, à quelque confession que ce soit »¹¹, autrement dit dans une expérience se déployant en dehors de toute coloration religieuse — car la religion, au même titre que la moralité, constitue une coloration du monde —. Pour appuyer cette distinction, Bataille soutient que la mystique s'édifie sur une évaluation — en l'occurrence ici celle de la révélation divine —, qui légitime son assimilation — et ce de la même façon que la morale, le langage et tout ce qui appartient au fardeau culturel — à une fiction qui, malgré d'indéniables vertus d'apaisement, échoue à sortir du champ de l'illusion évaluative. Dans ce contexte, et dans son désir explosif de tout mettre en cause, c'est bel et bien aussi contre cette fiction, contre ce narcotique de l'existence, que Bataille se révolte. Il s'adonne d'ailleurs à une lutte des plus vigoureuses contre la

¹⁰ *L'expérience intérieure*, p. 71.

¹¹ *Ibid.*, p. 15.

croissance en la possibilité d'union, de fusion avec Dieu¹², à savoir avec ce qu'il désigne comme le désir d'être tout, le désir d'être illimité et omnipotent. Dans l'optique d'abandonner ce désir, il élabore¹³ une théologie de l'absence et de l'inexistence du salut, une théologie du non savoir absolu qui pose les premiers jalons de sa visée athéologique¹⁴. Car cette visée, qui a pour horizon la nudité totale, ne saurait se déployer sans avoir préalablement franchi l'étape du renoncement au désir d'être tout. Car vouloir être tout, c'est croire en la possibilité d'un nouveau savoir, et ce quel que soit la nature de ce savoir¹⁵, tandis que l'expérience de Bataille part du non savoir et y demeure décidément. Il s'agit ainsi de se désintoxiquer des fictions, ceci envers et contre tout et en particulier malgré le caractère aiguë de la douleur suscitée par le sevrage aux narcotiques. Car pour le drogué, le processus de désintoxication ne peut qu'engendrer une très grande souffrance. C'est d'ailleurs ce que nous confirme Bataille : « La souffrance s'avouant du désintoxiqué est l'objet de ce livre »¹⁶.

B. Les difficultés de la désintoxication

Se désintoxiquer du désir d'être tout...bien qu'en principe, ce soit possible, que peut-il survivre de l'homme après cette *petite* mort ? Les conditions du non savoir ayant été remplies...que s'ensuit-il alors ? Une fois déchargée la totalité du fardeau culturel, la dynamique du dénudement peut enfin aboutir à son extrême horizon : la nudité totale, le « voyage au bout du possible de l'homme ». Il ne s'agit dès lors plus de se complaire dans les fictions impossibles de la mystique, du langage ou de la moralité, mais d'assumer sa condition d'homme misérable ; il s'agit d'affronter sa condition d'homme nu. À cette extrémité, seules deux certitudes demeurent encore, à savoir l'impossibilité d'être le tout et la nécessité inéluctable de la mort. Mais comment, dans un espace si minime, parvenir encore à exister ? Bataille nous rétorquerait que ces deux certitudes, bien loin de réduire le champ de nos possibles, conditionnent au contraire l'éclatement de ses bornes, et avec lui,

¹² Qu'il a personnellement partagé, puisqu'il a longtemps cru au catholicisme.

¹³ Comme l'affirme A. Arnaud dans *Bataille*, Paris, Points Seuil, 1975.

¹⁴ Il ne faut en effet pas omettre le fait que *L'expérience intérieure* constitue le premier tome de la Somme athéologique — somme par ailleurs inachevée.

¹⁵ Pourtant, contrairement à ce qu'affirme Bataille, il semble ardu de parler dans le cas des mystiques chrétienne, juive et musulmane (voir, notamment, Ibn Arabî) d'un savoir révélateur, mais bien plutôt d'un non savoir à teneur sotériologique, et c'est par cette teneur qu'il se distingue du non savoir de Bataille.

¹⁶ *L'expérience intérieure*, p. 10.

l'ouverture de tous les possibles. Cette ouverture des possibles, en outre, nous dévoile l'immensité de l'inconnu :

« Nous ne sommes totalement mis à nu qu'en allant sans tricher à l'inconnu. C'est la part d'inconnu qui donne à Dieu (...) [sa] grande autorité. Mais l'inconnu exige à la fin l'empire sans partage »¹⁷.

Suite à la prise de conscience de l'inexistence de Dieu¹⁸ et du fardeau culturel tout entier, il s'agit de substituer à ces narcotiques l'autorité de la dynamique du dénuement et de la faire valoir comme la seule autorité digne d'être obéie, comme la seule valeur digne d'être poursuivie. Cette valeur, par ailleurs, se distingue nettement des narcotiques de l'existence en ce qu'elle « ne peut avoir de principe ni dans un dogme (attitude morale), ni dans la science (le savoir n'en peut être ni la fin ni l'origine), ni dans une recherche d'états enrichissants (attitude esthétique, expérimentale)¹⁹ ». Cette mise à nu, en somme, implique une mise en lambeaux qui n'a pas d'autre fin qu'elle-même.

C. L'apaisement impossible

En cela, et parce que la mise à nu ne fait que renforcer la nudité, et par elle, le plongeon dans le non savoir, il s'ensuit que l'expérience intérieure, contrairement à l'expérience mystique qui se fait union apaisante, ne mène à aucun havre, mais en un lieu d'égarement et de non sens. La quête de la nudité est dès lors une expérience qui n'apaise pas. Jacques Cels, dans *L'exigence poétique de Georges Bataille*, confirme cette opposition en soutenant que si l'expérience mystique naît du désir de retrouvailles avec la Mère et aboutit à l'harmonisation avec le tout utérin ou ce qu'il appelle le paradis perdu, le dénuement bataillien crache sur ce paradis. Il le taillade même, le réduit en morceaux. Car pour affronter la condition humaine sans le moindre fard, soit dans toute son imperfection, il est nécessaire de se décharger de toute fiction. Mais ce type de décharge ne revient-il pas à se dépenser sans réserve, en pure perte ? Tuer les paradis artificiels²⁰, soit ce qui rend la vie supportable, ne semble en effet apporter aucune réponse. Et d'ailleurs, lorsque Bataille demande, au tout début de *L'expérience intérieure*, « Par quelle voie apaise[r]

¹⁷ *L'expérience intérieure*, p. 17.

¹⁸ Dans la droite lignée de la proclamation nietzschéenne de la mort de Dieu.

¹⁹ *L'expérience intérieure*, p. 18.

²⁰ Cf. Charles Baudelaire.

en [soi-même] le désir d'être tout ? »²¹, il sait pertinemment que cette question ne saurait trouver de réponse. Elle exprime seulement l'expérience de bouleversement de ce qu'un homme sait du fait d'être : car après avoir cru pouvoir contrôler le tout, il doit faire face à son indépassable limitation. Ce qu'insinue cette question sans réponse, c'est une réelle dépossession, une chute terrifiée dans un abîme sans fond. Reconnaître sa limitation, c'est s'ouvrir à l'angoisse de la nudité sortie de cage — la nudité qui part du non savoir et y demeure décidément — : « j'ai voulu être le tout et je tombe dans l'angoisse : l'occasion de cette angoisse est mon non savoir, le non-sens sans remède²² ». Partir dans la quête du non savoir consiste ainsi en l'acceptation du fait que l'on ne sait rien, que dorénavant l'on ne saura plus jamais rien ; et donc à être face à la *nuit noire*²³, happé par l'angoisse.

III. Les effets délétères de l'accession à la nudité totale

Après avoir explicité les conditions de possibilité de la nudité, nous en arrivons au plongeon dans la nudité totale. Toutefois, et comme nous venons de le voir, la nudité ne saurait être atteinte en dehors du champ de l'angoisse. Parce qu'en effet, le processus de dénudement va de pair avec une montée d'angoisse, l'aboutissement à la nudité totale, soit à l'annihilation de tout sens du fardeau culturel, constitue un point culminant, l'extrême acmé catalysant l'éclat de l'angoisse. De ce fait, et ce toujours dans l'optique de clarifier la notion de nudité, nous nous consacrerons dans les trois paragraphes suivants à la compréhension du type de relations que celle-ci entretient avec l'angoisse, et ce qui en découle.

A. L'angoisse

Si l'angoisse révèle une imbrication étroite avec la nudité, c'est tout bonnement parce qu'elle illustre sa tension interne, à savoir le balancement entre le désir et la peur de tout perdre. Si l'angoisse surgit et enfle au fur et à mesure que l'on se rapproche de la nudité totale, c'est bel et bien parce qu'elle témoigne à la fois du désir de communiquer au-delà des bornes de l'ego et de la peur de se perdre dans cette transcendance des limites. Au vu de cette tension,

²¹ *L'expérience intérieure*, p. 10.

²² *Ibid.*, p. 67.

²³ La nuit noire, pour Bataille, c'est le tout inconnu, soit ce qui demeure du cosmos après la mort de Dieu.

deux réactions sont possibles : ou bien l'angoisse se fait trop forte, trop insupportable, et l'on décide de faire demi-tour pour retrouver les bornes de l'ego et avec elles celles du langage, puis l'on finit par reconstruire, graduellement, le sens que l'on avait si courageusement terrassé. Ou bien l'on surmonte l'angoisse et s'y enfonce jusqu'au bout, dans « la misère de l'esprit dévêtu »²⁴ et ce jusqu'à la nudité totale. L'angoisse, de cette façon, illustre l'horreur du dénudement. Et parce qu'elle accompagne nécessairement cette dynamique du dénudement, il devient obligatoire de la définir comme son épiphénomène. Car une fois la cage ouverte, la fermeture de l'être n'est plus et c'est tout le dehors qui submerge le dedans. Une fois la cage ouverte, il ne me reste plus rien, si ce n'est *la nuit noire* et la misère de mon esprit vidé de tout sens. Et dans un tel contexte, seule la peur est certaine, et si elle se fait angoisse, c'est parce que l'objet de cette peur demeure indéterminé, inconnu et inconnaissable. Par ailleurs, surmonter son angoisse pour se dévêtir jusqu'au bout ne consiste pas seulement à affronter l'horreur de ce dénudement, mais encore et surtout à jauger ses limites sans le réconfort des vapeurs illusoire des narcotiques.

B. Le défaut de grâce

Suite à cette description de l'angoisse comme épiphénomène de la nudité, il semblerait à ce stade tout à fait pertinent d'explicitier l'acharnement de Bataille à viser, malgré l'angoisse qui l'accompagne, la nudité totale. Or, pour ce faire, il nous paraît des plus judicieux d'invoquer Giorgio Agamben, un philosophe qui a cherché à circonscrire, via notamment une relecture du péché originel, le champ de la nudité. Dans son ouvrage *Nudités*, il définit ces dernières comme des événements du défaut de la grâce. Pour clarifier cette définition, il affirme qu'au sein de notre culture occidentale, la nudité ne saurait être séparée d'une signature théologique. Dans le mythe du péché originel, en particulier, la notion de nudité s'avère en effet primordiale puisque dans le jardin d'Éden, Adam et Ève vivent nus. Mais tout en vivant nus, ils ne perçoivent pas leur nudité comme quelque chose de honteux. Pourtant, dès lors qu'ils désobéissent à Dieu en cueillant et mangeant la pomme interdite, leur nudité devient soudainement centrale, car soudainement perceptible : « Alors chacun ouvrit les yeux et ils virent qu'ils étaient nus »²⁵. Tout porte à croire

²⁴ *L'expérience intérieure*, p. 51.

²⁵ Cf. *Genèse*, 3, 7.

qu'ils ont effectivement été dénudés, et que la honte qui découle de leur nudité nouvelle ne provient que de leur dévêtissement. Agamben résout l'énigme du mythe en supputant que tant qu'Adam et Ève obéissaient à Dieu, ce dernier les revêtait d'un habit de gloire, d'un habit de grâce surnaturel qui les rendait parfaits. Puis, en raison de leur désobéissance, il le leur aurait tout à coup ôté, révélant à leurs yeux leur nudité aussitôt dénuée de grâce. Cette nudité, subitement, leur serait apparue comme une redécouverte de leurs corps et de leur perception sensorielle. La transformation engendrée par ce dévêtissement ne serait pas seulement morale, ne se contentant pas de les faire passer du bien au mal, mais aussi métaphysique en ce qu'elle concernerait leur mode d'être en tant qu'humains. Leurs corps seraient tout à coup dénudés, et devenus seulement *corporéité*²⁶. Or, Bataille, parce qu'il vise l'accession à une telle corporéité, soutient indéniablement le geste de rébellion d'Adam et Ève comme condition de possibilité d'assumer leur dignité humaine. Toutefois, si Bataille s'accroche tant à la nudité, c'est parce que contrairement à Adam et Ève qui vivent la perte de Dieu comme étant de leur fait et surtout de leur faute²⁷, Bataille la relie bien plutôt à la prise de conscience du caractère fictif d'un des narcotiques de l'existence, soit à la délivrance du désir de pouvoir être tout.

C. L'obscénité de la chair

Dans ce contexte, la grâce est à proscrire, à retirer du corps, puisqu'elle incarne un narcotique, une fiction superflue. Ce que Bataille veut ainsi accomplir, c'est le dévêtissement du corps de sa grâce inessentielle, le dévêtissement de tout ce qu'il porte afin de le rendre à sa chair initiale : la pure corporéité. Car même en gardant le péché originel en ligne de mire, il serait pertinent d'affirmer qu'avant d'être revêtu par la grâce de Dieu — un narcotique —, le corps en était dénué. Cependant, en revenir à la chair disgracieuse connecte la nudité bataillienne à une forme d'obscénité²⁸. Puisque comme le confirme Sartre, le disgracieux est fondamentalement relié à l'obscénité :

²⁶ Ce qui constitue un corps tel qu'il est.

²⁷ Alors que le texte suggère également une prise de conscience, un éveil, par l'ouverture des yeux.

²⁸ Ce qui blesse ouvertement la pudeur.

« L’obscène est une espèce de l’Être-pour-Autruï qui appartient au genre du disgracieux. [...] il apparaît lorsqu’un des éléments de la grâce est contrarié dans sa réalisation [...] il apparaît lorsque le corps a des postures qui le déshabillent entièrement de ses actes et qui révèlent l’inertie de la chair »²⁹.

Révéler la nudité en faisant choir son voile de grâce constitue pour l’homme vivant caché dans les vapeurs des narcotiques un véritable bouleversement de ses exigences de pudeur.

Dans ce contexte, Bataille, en s’enfonçant résolument dans l’obscénité, se joue des règles de la pudeur et se met tout à fait hors jeu. L’homme digne de sa condition³⁰, c’est celui qui ignore les règles du jeu et qui, comme l’affirme Alain Arnaud dans *Bataille*, fracasse ces règles à coup de marteau nietzschéen en éliminant tout sens et toute valeur ; c’est celui qui se joue du sérieux des héros en lui opposant l’obscénité des actes³¹, autrement dit leur mise hors jeu et hors sens. La disparition de la grâce du corps dépouille ainsi celui-ci de toute pudeur, et le corps se retrouve alors seul à seul avec sa propre présence : sa chair tout à fait dénudée. Or, et c’est via ce tête à tête de la chair avec elle-même, soit parce que cette pure présence dénudée qui demeure se situe entièrement dans les bornes³² du sensible, que nous en arrivons à saisir le second épiphénomène de l’accès à la nudité totale : la réduction de l’existence à l’expérience sensible.

IV. La corporéité seule à seule

A. le sensible

En effet, après s’être dénudé de tout savoir, même mystique, après avoir ainsi mis un terme aux mécanismes des médiations, et en particulier de celles de l’intellect — qui ont notamment le pouvoir de créer des idées fictionnelles —, l’on plonge dans la pure sensibilité, sensibilité où la présence se révèle insaisissable, indicible et mouvante, mais néanmoins incontestable. Ici encore, Bataille se joue des mystiques et de leur nudité qui s’obtient, non pas dans le dénudement du sensible par le désarmement de l’acte d’intellectuation, mais

²⁹ J. P. Sartre, *L’être et le néant*, p. 471, cité par G. Agamben dans *Nudités*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2009, p 125.

³⁰ Ce que Bataille nomme l’homme souverain ou l’homme entier.

³¹ Un acte se définit comme une action s’effectuant dans le but de réaliser un projet.

³² Des bornes très larges, néanmoins, puisque le sensible, comme nous le verrons, rend possible la communication.

dans le dénudement de cet acte³³ par le désarmement du sensible. Comme l'affirme Mario Perniola dans *Sexualité inorganique et sentiment astral*, Bataille proclame également son refus des images — se démarquant ainsi de certains mystiques, comme maître Eckart qui fait de l'image l'expression ultime de l'être nu — en ce qu'il les définit comme des constructions de l'intellect, comme des constructions post sensationnel, et donc comme un barrage qui s'interpose entre mon corps sentant et celui, tout aussi sentant, du monde, les empêchant absolument de communiquer directement. Comme il l'affirme d'ailleurs, plus l'intellect croît et plus le possible de l'expérience intérieure — la nudité totale qui se fait absolue ouverture — décroît. L'accroissement de l'intellect et de ses pouvoirs assèche la vie. Car chez notre philosophe, la vie se situe dans le champ du sensible. Tout se passe sur et dans le corps, et il n'y a pas de dépassement ou un au-delà du corps³⁴. Bataille érotise le tout, allant jusqu'à l'étendre au cosmos tout entier. Il s'agit pour lui de se perdre tout entier dans ce monde-corps en un mouvement de bacchanale, en une consommation bacchique — érotique — des corps, soit dans un excès de force, une pure dépense de soi qui se fait ivresse³⁵.

B. La consommation dionysiaque

Dès lors, la nudité totale n'est visée qu'en tant que pure sensibilité se faisant bacchante. Toutefois, afin d'éclaircir la source de cette bacchante bataillienne, il nous faut ici à nouveau invoquer Nietzsche et plus précisément son Dionysos³⁶. Mais avant toute chose, il s'agit de clarifier le type de liens que Bataille entretient avec la pensée de Nietzsche :

« Pour lui, dit-il, je brûle d'un sentiment d'anxieuse fidélité (...) C'est d'un sentiment de communauté me liant à Nietzsche que naît en moi le désir de communiquer »³⁷.

Il y a une véritable connexion reliant l'Allemand au Français, un lien si profond que ce dernier a décidé de fonder sa philosophie dans le giron de ce premier³⁸.

³³ Par exemple pour Avicenne, dont la quête mystique se dénude de toute affectation matérielle.

³⁴ Le mystique, lui, verrait bien plutôt le corps comme un obstacle à l'extase.

³⁵ *L'expérience intérieure*, p. 35.

³⁶ Qui lui-même, trouve sa source dans la mythologie grecque.

³⁷ *L'expérience intérieure*, p. 39

³⁸ Mais comme il le précise toutefois : « Sans doute j'ai plus incliné que Nietzsche vers la nuit du non savoir. », Cf. *L'expérience intérieure*, p. 39.

Et ce sur quoi Nietzsche insiste concernant Dionysos, ses bacchantes³⁹ et les innombrables ivresses — via le chant et la danse — qu'elles suscitent, c'est bel et bien sur le déchirement de ce qu'il nomme le *principium individuationis*⁴⁰ et la démesure dans tous ses excès qui en découle. En déchirant le « je », le langage et toutes les médiations, les barrières séparant les hommes sont tout à coup brisées et ne demeure que la nudité érotique, un pur sensible qu'il s'agit d'investir, de faire communiquer avec le sensible cosmique : chacun fait un avec tous et fonde l'harmonie universelle. Et si cette communication entre soi et le monde cherche à se faire via le sensible, c'est bel et bien parce que c'est ce dernier qui favorise le contact direct, immédiat, mais encore et surtout parce que le sensible constitue la vie nue et dépouillée de toute fiction, soit la vie véritable : « Je vis d'expérience sensible et non d'explication logique »⁴¹.

C. Synthèse

À ce stade, et parce qu'il nous semble nécessaire à la compréhension de la notion de nudité d'effectuer un effort de synthèse, il convient de récapituler le tout, de l'extrême du savoir au pur sensible. Tout d'abord, il s'agit d'activer la dynamique du dénudement qui consiste à déshabiller le savoir. Cette quête du non savoir, qui dénude, se fait angoisse qui croît au fur et à mesure que disparaît le sens des savoirs, des fictions apaisantes, des narcotiques de l'existence. Une fois que l'entièreté des savoirs a été terrassée, l'on atteint la nudité totale. Cette nudité se manifeste dès lors en s'accompagnant d'épiphénomènes : celui de l'angoisse et de la réduction du possible au sensible. Le premier provient du fait que la nudité ne s'obtient qu'une fois tous les repères mis à bas, et donc via un plongeon dans l'inconnu inconnaissable, le second constitue le seul restant post narcotiques, le seul possible à investir. Ces deux épiphénomènes, en outre et toujours dans l'optique de réaliser l'expérience intérieure, doivent demeurer pour que la nudité totale demeure, et l'expérience intérieure avec elle — car elle la constitue. La nudité et sa possibilité de communication se dérobent si l'angoisse ou le sensible se dérobent. Mais cette nudité, comme nous venons de le voir dans le cas des bacchantes dionysiaques, n'intéresse pas Bataille parce qu'elle réside dans l'obscénité de la chair, mais bien plutôt parce qu'elle constitue une présence

³⁹ Notamment dans *La naissance de la tragédie*.

⁴⁰ Tout principe d'individuation.

⁴¹ *L'expérience intérieure*, p. 45.

insaisissable et surtout inhabitable car hors discours, hors sens et tout entier ouverte, ce qui laisse apparaître la possibilité pour la nudité, via le sensible, de se faire communication avec la totalité de *la nuit noire*, soit du cosmos inconnaissable. L'homme, pour Bataille, ne saurait se résoudre à demeurer une chose isolée et close sur elle-même. L'homme, au contraire, a besoin de couler hors de sa cage culturelle ; il a besoin de s'ouvrir, d'aller même jusqu'à se faire abîme pour accueillir tout le cosmos en lui.

V. Le délice, et jusqu'où ?

Au vu de cette ouverture, nous pouvons dès lors entrevoir la possibilité pour la nudité de transformer l'angoisse qui l'accompagne en un délice, délice par ailleurs essentiellement sensible. C'est ce qu'il confirme lorsqu'il prétend — et sans doute pour contrecarrer le désespoir dont il a fait mention dès l'avant-propos de l'expérience intérieure — donner naissance à « l'art de tourner l'angoisse en délice »⁴² et faire de cet art tout le sens de son livre. Or, pour que cette métamorphose de l'angoisse en délice ne se fasse pas impasse mais parvienne à s'accomplir, il nous faut trouver les moyens de la catalyser. En premier lieu, et comme nous l'avons expliqué, il s'agit, par un plongeon dans l'expérience sensible et plus précisément érotique, d'ouvrir le corps, de le déchirer de telle sorte que le tout du dehors, soit *la nuit noire*, puisse pénétrer dans son dedans. Néanmoins, cette ouverture demeure insuffisante à elle seule en ce qu'elle n'opère pas de véritable métamorphose de l'angoisse. Ce qu'il nous faut ainsi trouver, c'est un événement permettant de provoquer un renversement tel que l'angoisse muterait en délice.

A. Le rire comme renversement et catalyse du délice

Selon Bataille, ce n'est qu'avec le surgissement du rire que ce renversement peut s'opérer, et avec lui l'ouverture orgasmique du champ des possibles, Le rire, par la rupture qu'il crée, métamorphose en effet l'angoisse paralysante en angoisse communicante.

Si le rire constitue pour Bataille le meilleur outil pour déclencher la communication sans limites, c'est tout bonnement parce qu'il a personnellement vécu ce bouleversement. En 1920, alors qu'il vit comme un

⁴² Il ne faut pas omettre qu'il s'empresse pourtant d'ajouter : « Mais l'angoisse qui tourne au délice est encore angoisse. », Cf. *L'expérience intérieure*, p. 47.

saint catholique, il perd la foi tout à coup, pendant une séance de lecture du *Rire* de Bergson. Dès cet instant, il prend conscience que le rire peut tout renverser, et il devient alors fondamental pour lui de placer son étude au cœur de sa philosophie. Cependant, et comme il le précise dans *L'expérience intérieure*, le rire n'est pas le seul catalyseur — ce qu'il désigne également comme des formes de dépense — possible. Il lui ajoute une liste exhaustive, dont nous retiendrons l'héroïsme, l'extase, le sacrifice, la poésie et l'érotisme, dont les contenus définissent aussi une loi de communication détruisant les jeux de l'isolement et de la perte des êtres. Sur le rire en particulier, Bataille insiste sur le fait que « le rire [est] révélation, ouvr[e] le fond des choses »⁴³. L'angoisse se retourne en délice dès l'instant où le rire opère une dédramatisation⁴⁴ de la nudité, soit un tel bouleversement qu'au lieu d'en avoir peur et d'en souffrir, l'on commence soudainement à l'apprécier et à vouloir s'y abandonner du tout au tout, dans une allégresse nouvelle et exacerbée. La nudité, à ce point précis, n'est plus seulement la chair obscène, mais la nudité qui extasie. Ce que cela signifie, c'est qu'une fois que la quête du non savoir aboutit à la nudité totale, le surgissement du rire devient nécessaire à la métamorphose de l'angoisse en un délice de l'ordre d'une extase, extase qui se définit moins comme une sortie hors de soi que comme une mutation ontologique du « moi ». Autrement dit, ce n'est pas le « moi » qui sort hors des bornes individuelles pour fusionner avec le tout, mais le « moi » qui, tout en demeurant intériorisé, brise sa barricade de narcotiques pour laisser entrer la totalité de *la nuit noire* dans son intériorité sensible : « Un espace constellé de rires ouvrit son abîme obscur devant moi. (...) Je riais comme jamais encore peut-être on n'avait ri, le fin fond de chaque chose s'ouvrait, mis à nu, comme si j'étais mort »⁴⁵.

B. La communication : morceaux poétiques

La nudité s'étant faite extase sous l'aiguillonnement du rire, l'ouverture se fait tout à fait communicante. Cette communication, toutefois, ne constitue pas une fusion en ce que d'une part, elle se situe en dehors du champ de la mystique, et en ce que d'autre part, il n'y a que *la nuit noire*, soit l'absolu inconnu, avec laquelle s'harmoniser.

⁴³ *L'expérience intérieure*, p. 80.

⁴⁴ La dramatisation étant considérée ici par Bataille comme le fait de renoncer douloureusement aux énoncés pour plonger dans le sensible.

⁴⁵ *L'expérience intérieure*, p. 46.

Pour illustrer cette communication, qui se situe dans le champ de l'indicible, de la pure expérience sensible, érotique et intérieure qui ne saurait être mise en mots sans se perdre, nous ne pouvons passer outre l'introduction de descriptions batailliennes plus proprement poétiques :

« la “douceur du ciel” se communiquait à moi et je pouvais sentir précisément l'état qui lui répondait en moi-même. Je la sentais présente à l'intérieur de la tête comme un ruissellement vaporeux, subtilité saisissable, mais participant à la douceur du dehors, me mettant en possession d'elle, m'en faisant jouir »⁴⁶.

Il y a ici l'illustration d'une communication entre le sensible de la douceur du ciel et celui de Bataille qui recueille ce qu'elle lui exprime et lui répond. Cet aller-retour, qui demeure dans le champ du sensible, constitue une communication que Bataille vit à l'intérieur de lui-même, et plus précisément à l'intérieur de son corps :

« Je suis ouvert, brèche béante, à l'inintelligible ciel et tout en moi se précipite, s'accorde dans un désaccord dernier, rupture de tout possible, baiser violent, rapt, perte dans l'entière absence du possible, dans la nuit opaque et morte, toutefois lumière, non moins inconnaissable, aveuglante, que le fond du cœur. Et surtout plus d'objet »⁴⁷.

C. La communication : aspects théoriques

Revenons-en au pôle plus théorique. Car bien qu'il s'avère contradictoire d'utiliser l'intellect pour mettre en mots l'expérience intérieure, soit la nudité totale et communicante, notre tâche de philosophe se situe pourtant dans cette tentative. Pour que l'expérience intérieure parvienne au bout de son possible, c'est-à-dire au plus loin de la communication dans la déchirure toute nue, il s'agit de se laisser envahir par le dehors, par « ELLE », *la nuit noire*, et ce laisser-faire conditionne l'exaltation et la dilatation de la sensibilité ouvrant, comme une déchirure, sur la déchirure du monde :

⁴⁶ *Ibid.*, p. 131.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 74.

« Il n'y a plus sujet = objet, mais « brèche béante » entre l'un et l'autre et, dans la brèche, le sujet, l'objet sont dissous, il y a passage, communication, mais non de l'un à l'autre : *l'un* et *l'autre* ont perdu l'existence distincte »⁴⁸.

Cette déchirure communicante, par ailleurs, s'oppose au tassement sur soi-même perpétré par la demeure de l'individu, sa cage de narcotiques. Le corps de l'homme se fait ouverture sur le tout de *la nuit noire*, mais cette ouverture ne saurait correspondre à une forme d'amour puisque l'amour, selon Bataille, vise une possession de l'objet, ce qui n'est pas le cas de la nudité communicante en ce que celle-ci n'a pas d'objet. Pourrait-on néanmoins la définir comme harmonisation entre soi et le monde ? À cette question, Bataille se refuse de répondre : « Et l'extase est l'issue! harmonie ! peut-être, mais déchirure »⁴⁹, préférant insister à tout rompre sur la coïncidence communicante des déchirures et la perte extatique qui en résulte : « Dès lors la nuit, le non savoir, sera chaque fois le chemin où je me perdrai »⁵⁰. Le mystère restera donc entier quant à savoir si le délice qui naît de la nudité communicante est capable d'aboutir à une harmonie entre soi et le cosmos, à un accordement qui, s'il demeure en tout point in-apaisement, parvient à nous reconnecter avec le tout, et cela même si ce tout est « ELLE », l'inconnue inconnaissable ; *la nuit noire*.

Conclusion

Ainsi, après avoir vu que la nudité totale ne devient possible que si la quête du non savoir, soit la mise à bas du sens des produits de l'intellect, aboutit, après avoir vu qu'elle se manifeste comme sensible angoissé et que, dès lors, seul le rire peut, en opérant la métamorphose de l'angoisse en délice, la rendre communicante ; nous pouvons conclure que cette tentative de définition ne peut que nous laisser insatisfait. En effet, ce qu'elle nous livre sur la communication suggère une indépassable limitation en ce qu'elle se fige en deçà de la fusion cosmique. Peut-on néanmoins aller jusqu'à supputer que l'expérience intérieure, en choisissant de se mutiler du divin et de faire table rase afin d'opérer une substitution de la mystique, aboutit sur un échec ?

⁴⁸ *L'expérience intérieure*, p. 74.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 73

⁵⁰ *Ibid.*, p.74.

Sans nous risquer à donner une réponse qui pourrait paraître implacable, nous ferons plutôt valoir le fait que Bataille est parvenu, et ce contrairement à ce qu'Agamben a prétendu⁵¹, à poser les principes d'un art du non savoir, d'un non savoir aussi nu que communicant, ce qui constitue déjà en soi un combat méritoire pour élargir le possible *via* la voie du sensible.

⁵¹ Cf. G. Agamben, *Nudités*, p. 184: « Cependant, tandis que les hommes réfléchissent depuis des siècles sur la manière dont ils peuvent conserver, améliorer et rendre leurs connaissances plus certaines, il manque jusqu'aux principes d'un art de l'ignorance ».